## CHAPITRE IX.

### LE MIRACLE DE LA MULTIPLICATION DES PAINS EXPLIQUÉ PAR LE Dr PAULUS.

Le docteur Paulus a expliqué, à l'aide des procédés que l'on vient de voir, la plupart des miracles évangéliques : il a attribué à une habileté médicale supérieure toutes les guérisons qui ne sont pas au-dessus de la puissance de l'art humain, et à une bonne fortune les événements extraordinaires dont la science, mais non un hasard singulier, est incapable de rendre compte. Cependant il y a toute une classe de faits qu'il n'a pu faire rentrer dans cette double série d'explications, parce que cette classe embrasse des événements si simples et si faciles à constater, et néanmoins en même temps si extraordinaires, qu'il est également impossible de prétendre que les témoins oculaires se sont trompés sur leur nature et sur leur cause, et de les rapporter à l'art ou à la bonne chance de Jésus. Par exemple, ni le talent, ni le concours le plus fortuit et le plus imprévu de circonstances ne peuvent nous faire comprendre le miracle de la multiplication des pains, et comment cinq pains ont suffi pour nourrir cinq mille personnes. Quelle va être la conduite de Paulus en face de tels prodiges? C'est dans ce cas surtout que son imagination se manifeste dans toute sa fécondité et aussi dans tous ses excès. Par un coup de désespoir plus encore que d'audace, après avoir admis le fond des autres miracles, il le nie ici, pourquoi ne le dirais-je pas, avec impudence. Il change maintenant ses procédés; moins par respect pour les évangélistes, dont il admet la véracité, que



par calcul et pour les besoins de sa cause, afin de rendre ses explications moins invraisemblables, il impute, non aux historiens de Jésus, mais à leurs anciens interprètes, le caractère miraculeux de ces épisodes de la vie du Messie qui le déconcertent; il invente, en un mot, les *miracles non historiques*, c'est-à-dire ceux dans lesquels les témoins oculaires n'avaient rien remarqué que d'ordinaire, et qui ne sont devenus surnaturels qu'aux yeux de la postérité, jouet d'une grossière bévue. Les Pères ayant imaginé de prouver par les miracles la vérité du Christianisme, ils en ont vu partout, et l'on en a vu partout après eux, comme, par exemple, dans ce qu'on a appelé si faussement la multiplication des pains, laquelle n'avait été pour les contemporains qu'une distribution de pains. Voici ce qu'il faut penser, d'après Paulus, de cette prétendue multiplication. Nous avons dans cet exemple le type de la troisième façon d'expliquer le miracle.

Après la mort de Jean-Baptiste, Jésus s'était retiré sur une montagne déserte, au delà du lac de Tibériade, du côté de Bethsaïde (Julias). Le peuple l'ayant su, le suivit de diverses villes. « Déjà, en descendant de la montagne et en remarquant l'affluence de la foule, Jésus aurait fait volontiers acheter le pain et le poisson nécessaires pour donner à manger vers le soir à la multitude[1]. Il demanda donc : « Qu'y a-t-il à vendre? » Philippe, qui paraît avoir été chargé des approvisionnements, s'effraie de la grandeur de la somme qu'il faudrait dépenser[2]. Le frère de Pierre, André, porte au bout de quelque temps la nouvelle qu'il n'y a plus à acheter que cinq pains et deux petits poissons qu'un enfant tient en vente.

» Cependant le peuple arrivait en foule. Jésus employa la plus grande partie de la journée à l'instruire ou à guérir les

[1] Voir l'Évangile de Jean, VI, 1-5.
[2] Jean, VI, 7.

malades[1]. Vers le soir, ses disciples pensaient qu'il s'oubliait et qu'il ne songeait pas aux besoins de la multitude. Ils lui firent donc, comme en plusieurs autres circonstances, non pas de ce ton contraint et solennel qu'on a coutume de supposer, mais avec une douce familiarité, cette représentation amicale : Il serait à propos de renvoyer ces gens, afin que tous, et en particulier ceux qui n'ont pas de provisions, puissent gagner les villages et les fermes voisines, et y trouver des vivres et un gîte pour la nuit. Car beaucoup, disent-ils, n'ont rien à manger et nous sommes ici dans un endroit désert. Ils rappellent en même temps à Jésus combien peu de pain et de poisson l'on peut acheter, et ils ajoutent qu'il est impossible, même en dépensant tout l'argent nécessaire, de se procurer dans les villages des environs de quoi nourrir tant de monde, car il y avait à peu près cinq mille hommes.

» Jésus ne s'émeut point de leur inquiétude. Sa présence d'esprit et la connaissance du véritable état des choses lui avaient déjà suggéré le moyen de sortir d'embarras.

» La réunion d'un si grand nombre d'hommes s'explique vraisemblablement ainsi : les pèlerins, qui étaient venus à la fête de la Pentecôte, après l'avoir célébrée, s'en retournaient en troupes dans leur pays. Sur la rive orientale du Jourdain et du lac, tous les chemins devaient être encombrés de voyageurs, la plupart habitants des bords de l'Euphrate et du Tigre, région où les Juifs formaient naturellement de petites caravanes. Comme en Orient, il n'y a point d'hôtelleries, les riches ne se mettent pas en route sans provisions de bouche. Quant aux pauvres, qui peuvent emporter avec eux peu de chose, ils s'industrient pour vivre de village en village.

» Il était déjà tard. Renvoyer tout le monde eût été peu utile aux pauvres à cause de la multitude. Jésus n'avait

[1] Luc, IX, 12.



qu'un moyen de les secourir, c'était d'exercer lui-même envers eux *l'hospitalité*. Comment il l'exerça, le texte le dit très simplement et très clairement. Et que le lecteur attentif ne se tourmente en aucune manière de l'hypothèse devenue vulgaire, d'après laquelle Jésus a tellement multiplié chaque pain que chacun des cinq a suffi pour mille personnes : tout esprit calme ne cherchera la vérité que dans le récit comparé des quatre Évangiles.

» Il y trouvera certainement que cette grande multitude fut rassasiée, mais il n'y lira pas *un seul mot* qui fasse entendre que Jésus a *multiplié*, *augmenté et dix fois centuplé* les cinq pains et les deux poissons. Si cependant il s'était passé quelque chose de ce genre devant les yeux de cinq mille personnes, comment le récit pourrait-il se continuer et finir sans ajouter : ces cinq mille hommes furent toute la soirée dans la plus grande admiration, ils mangèrent avec un profond étonnement cette nourriture merveilleuse, et ils voulurent en conserver les restes comme des reliques.

» De tout cela, pas une syllabe dans les textes quoiqu'ils entrent pourtant dans les détails les plus circonstanciés. Jésus fit ordonner au peuple, par ses Apôtres, de s'asseoir par groupes sur la pelouse pour le souper. Les riches et les pauvres furent ainsi mêlés. Naturellement les riches firent apporter les provisions chargées sur les chameaux et les bêtes de somme qui les accompagnaient, pour obéir à Jésus qui les avait invités à prendre leur repas du soir, le principal pour les Orientaux. Alors Jésus, sous les yeux de tous, sortit les petites provisions qu'il avait pour lui et pour ses disciples. Il fit ce que les personnes pieuses avaient coutume de faire avant leur repas : le visage levé vers le ciel, il récita l'action de grâce ou bénédicité hébreu[1]; car les

[1] La ברכה, *berakah*, ou « eucharistie, » Joa., VI, 11.

Juifs, avant de rompre le pain ou de goûter le vin, remerciaient ordinairement Dieu d'avoir accordé ces dons à l'homme pour l'entretien de sa vie. Jésus ne fit que se conformer à cet usage. Dans les quatre textes nous ne lisons rien de plus. C'est ce que nous appelons le bénédicité[1], que Jean appelle *action de grâces*[2]. Pas un mot ensuite de la multiplication des pains. Il est dit au contraire expressément : il rompit le pain et le fit présenter par ses disciples; il divisa aussi les deux poissons en morceaux pour tous.

» Lorsque Jésus remplissait de la sorte les devoirs de l'hospitalité et donnait ainsi l'exemple, en mettant ce qu'il avait à la disposition de tout le monde, comment ceux qui avaient apporté des vivres auraient-ils pu hésiter à l'imiter, surtout dans ces contrées où l'hospitalité s'exerce, dans des proportions inconnues aux Occidentaux, comme un devoir et une affaire d'honneur?

» Que Jésus ait fait *davantage*, les quatre textes n'en disent certainement rien. Ils disent seulement que Jésus fit présenter les cinq pains au peuple, et qu'il divisa les deux poissons en morceaux pour tous. S'il était arrivé quelque chose de miraculeux, c'eût été la partie la plus importante de cette scène. Comment auraient-ils donc négligé le principal? Comment n'auraient-ils pas ajouté : « Et ces petits » poissons furent multipliés par lui; la quantité du pain » resta toujours la même, quoique chacun en prît à son gré; » il y eut aussi toujours la même quantité de poisson de- » vant la multitude, après que chaque groupe eut reçu sa » portion? »

» Et si cela s'était passé une demi-heure, une heure durant, en présence de cinq mille hommes, qui peut se figurer que cette multitude aurait continué à manger tranquillement, qu'elle n'aurait pas bondi de surprise et qu'elle n'aurait pas été tout hors d'elle? Le texte ne raconte rien de pareil. La narration continue tranquillement : « Et ils » mangèrent tous, et ils furent tous rassasiés. » Toutefois nos pères mieux informés ont raisonné de la sorte : Puisque tous mangèrent et furent rassasiés, ils durent tous *manger du pain de Jésus et se rassasier de ce pain et de ses poissons*. N'est-ce pas là fabriquer soi-même le plus grand miracle? tirer une conclusion de prémisses qui ne la contiennent aucunement? Pourquoi Jésus aurait-il eu besoin de pain, s'il avait voulu rassasier la foule par un miracle? Un petit morceau de pain lui était-il donc nécessaire pour le multiplier à l'infini? Et que faudrait-il penser en outre de cette *transmutation du pain?* Que la *substance* d'un pain s'est étendue en la substance d'un millier de pains, et autres formules scolastiques de même valeur? Dieu peut ces choses, s'il les veut. L'ordre naturel, établi par Dieu, les réalise dans la multiplication de la semence. Mais ici rien ne dit que Dieu les a voulues ou qu'une vertu miraculeuse les a faites selon sa volonté. Les amateurs de miracles savent ce que le texte évangélique ne sait pas et ne dit pas.

» Sans doute, Jésus, après le repas, ordonne aux siens de ne pas laisser perdre les restes et de les recueillir; chacun des douze remplit ainsi sa corbeille. En présupposant la multiplication surnaturelle, on doit par suite imaginer que Jésus avait fait plus de pain qu'il n'en fallait, de telle sorte que, d'une part, Jésus aurait été prodigue à l'excès, et de l'autre, il aurait été parcimonieux au point de faire recueillir avec soin tout le superflu. Du reste, en présupposant toujours la multiplication surnaturelle, il est impossible de ne pas voir que la foule, émerveillée du prodige, n'aurait pas laissé un seul morceau du pain miraculeux. Chacun des cinq mille n'aurait-il pas emporté les moindres parcelles comme des reliques sacrées? En réalité, il y avait

[1] Εὐλογεῖν.

[2] Εὐχαριστήσας.

beaucoup de riches dans cette multitude. Quand tous eurent mangé, sans remarquer dans le repas rien d'extraordinaire, il dut y avoir encore des restes, qu'il était certainement raisonnable de ne pas laisser perdre.

» *Avec les cinq pains d'orge*, Jésus n'en rassasia pas moins cinq mille hommes, car il devint ainsi la cause d'un repas si copieux qu'il y eut beaucoup de restes. Les poissons de Jésus furent aussi offerts, découpés en morceaux, mais tous ne furent pas pris, parce que la foule fut très discrète.

» D'après Jean[1], la multitude applaudit beaucoup ce que Jésus avait fait, et vit dans ce qui venait de se passer un grand signe, c'est-à-dire, combien Jésus était secourable. Il est véritablement, s'écria-t-elle, l'homme inspiré de Dieu qui vient dans le monde[2], l'homme comme il nous le faut. Et déjà on proposait de le forcer à accepter la dignité royale. On comprend que le peuple eût aimé à avoir pour roi un homme qui se montrait si bienfaisant, et qui savait persuader si doucement aux riches de partager leurs biens avec les pauvres, mais on ne comprend pas qu'il eût pu en un pareil moment concevoir seulement la pensée de faire violence à un tel thaumaturge, si le prodige inouï qu'on suppose avait eu réellement lieu[3]. »

L'explication naturelle que l'on vient de lire repose tout entière sur l'affirmation que nos pères ont vu dans l'Évangile ce qui n'y est pas. Que n'auraient-ils pas à lui répondre, s'ils sortaient de leurs tombeaux? Il me semble qu'ils lui parleraient à peu près en ces termes :

« Médecin, guéris-toi toi-même. Comment dis-tu à ton frère : Laisse-moi retirer une paille de ton œil, et voilà que

[1] Joa, VI, 14.
[2] Joa., I, 21.
[3] Paulus, *Leben Jesu*, t. I, partie I, § 107, p. 350-354.



tu as une poutre dans le tien[1]? » Nous n'avons pas vu assurément dans l'Évangile autant de choses que vous, par la raison qu'elles n'y sont pas, mais nous y avons vu les choses que vous prétendez ne pas y voir, parce qu'elles y sont effectivement. Il y aurait mauvaise grâce à ne pas en convenir, vos caravanes, vos Juifs de l'Euphrate et du Tigre, vos chameaux chargés de provisions de bouche, etc., sont une invention très ingénieuse, qui fait le plus grand honneur à votre imagination, mais si l'imagination fait le poète et le romancier, c'est l'exactitude qui fait l'historien.

Vous nous reprochez durement d'avoir ajouté un mot à l'Évangile. Avec quelle sévérité nous auriez-vous donc traités, grand Dieu! si au lieu d'inventer simplement un mot, nous avions eu le malheur d'inventer des chameaux? Avec quel droit vous auriez pu affirmer alors que nous avions vu dans le texte ce qui n'y est pas? Avec quelle assurance vous auriez pu répéter : *De tout cela, pas une syllabe dans les textes, quoiqu'ils entrent dans les détails les plus circonstanciés*. Ils ne disent pas en effet que les Juifs qui avaient suivi Jésus sur la côte orientale du lac de Génésareth venaient de célébrer la fête de la Pentecôte. S. Jean nous assure au contraire qu'on n'avait pas encore célébré la fête de Pâques[2]. Ils ne disent pas non plus que ces Juifs revenaient de Jérusalem, où l'on se réunissait pour les solennités religieuses[3]. S. Matthieu et S. Marc racontent qu'ils venaient des villes voisines[4]. Vous les faites voyager avec des dromadaires. Les mêmes évangélistes nous affirment qu'ils allaient à pied[5]. Vous nous assurez qu'ils allaient en Mésopotamie. S. Jean nous atteste qu'ils allèrent le lendemain

[1] Luc, IV, 23; Matt., VII, 4.
[2] Joa., VI, 4.
[3] Cf. Act., II, 19.
[4] Matt., XIV, 13; Marc, VI, 33.
[5] *Id., ibid.*

du côté opposé[1]. Vous ne doutez pas que leurs chameaux et leurs bêtes de somme ne fussent chargés de vivres. Les quatre évangélistes nous déclarent qu'on n'avait pour toute la multitude que cinq pains et deux poissons[2]. Ils nous apprennent aussi, et vous ne le niez point, que Jésus fit ramasser les restes du repas comme s'ils étaient à lui. Vous ne nous obligerez pas de croire qu'il prenait en réalité le bien d'autrui, et qu'après avoir fait manger par les affamés les provisions de voyage des Juifs de Mésopotamie, il poussait l'exigence jusqu'à leur enlever ces maigres restes, qui leur étaient indispensables pour continuer leur route, car on ne trouvait rien à acheter dans ce lieu désert, *il n'y a pas d'hôtelleries en Orient*, et leur patrie était bien éloignée.

Votre explication est donc en contradiction avec le récit comparé des quatre Évangiles. Vous soutenez que la nôtre l'est aussi. Vous le répétez si souvent, avec tant d'assurance, que si nous ne savions par cœur ces textes sacrés, notre conviction aurait pu être ébranlée par vos négations opiniâtres. Il est vrai, et nous en convenons sans peine, nous n'y avons jamais lu le mot de MULTIPLIER; il n'y est pas, mais est-il donc absolument nécessaire de l'y lire en toutes lettres, et ne suffit-il pas qu'il y soit en termes équivalents? Or, tous les détails mentionnés dans les Évangiles sont choisis exclusivement dans le but de rendre palpable la multiplication miraculeuse[3] : le témoignage des Apôtres, attestant que le lieu est désert et qu'on n'y peut trouver des vivres; la réponse de Philippe, déclarant que 200 deniers, avec lesquels on aurait pu acheter peut-être deux mille

[1] Joa., VI, 24.

[2] Matt., XIV, 17; Marc, VI, 38; Luc, IX, 13; Joa., VI, 9.

[3] Voir S. Cyrille d'Alexandrie, *In Joa.*, III, 5, *Patrol. gr.*, t. LXXIII, VI, col. 448.



pains[1], seraient une somme insuffisante pour nourrir cette multitude; les paroles d'André, constatant que ses recherches ne lui ont fait découvrir que cinq pains d'orge et deux poissons; le partage de la foule en groupes de cent et de cent cinquante personnes, afin de la compter et de la servir plus facilement; la distribution des cinq pains et des deux poissons, faite par Jésus-Christ aux Apôtres et par les Apôtres à chaque groupe, expliquant l'ordre du repas et comment chacun a pu recevoir sa portion malgré le grand nombre; l'ordre de recueillir les restes pour que ce qui s'est passé soit manifeste à tous les regards; plus tard, le discours où le maître rappelle à la même foule la nourriture merveilleuse qu'il lui a donnée et lui apprend qu'elle n'est que le symbole d'une nourriture plus merveilleuse encore, qui ne se multipliera plus une fois seulement pour cinq mille personnes, mais des milliers et des milliers de fois pour les hommes de tous les temps et de tous les lieux, dans l'adorable Eucharistie[2]; enfin, le langage par lequel il reproche à ses Apôtres, qui craignent de souffrir de la faim, d'avoir oublié la manière dont il a nourri la multitude[3] : ce faisceau de circonstances ne prouve-t-il pas, d'une manière irréfragable, la multiplication des pains? Elle sort du texte sacré comme un chiffre d'une opération d'arithmétique. *Ils recueillirent donc*[4], nous dit S. Jean, *douze corbeilles des morceaux des cinq pains d'orge qui étaient restés*. Donc des cinq pains, il reste douze corbeilles, ce qui fait plus de cinq pains, ce qui fait une multiplication de pains, sans compter celui qui avait été mangé. Nierez-vous que *la conclusion soit contenue dans les prémisses?* Oseriez-vous traduire ainsi les paroles si précises de S. Jean : Ils

[1] Cornelius a Lapide, *In Matth.*, *h. l.*, Anvers, 1649, p. 294.

[2] Joa., VI, 26, 35, 48-59.

[3] Matt., XVI, 7-10; Marc, VIII, 16-20.

[4] Joa., VI, 13.

ITER
EX L
HEMETHERII
Episco



recueillirent douze corbeilles, *non pas* des cinq pains d'orge, mais des pains des Juifs de Mésopotamie? Vous l'osez. Foulant aux pieds la grammaire et le bon sens, vous paraphrasez en effet dans votre traduction de S. Jean ce texte si catégorique de la manière suivante : « Ils remplirent douze corbeilles des morceaux qui étaient restés des cinq pains d'orge, parce que, par le moyen de ces cinq pains, Jésus avait engagé les riches à partager leur souper avec les pauvres, selon l'habitude générale de l'hospitalité orientale, en sorte que ces pains avaient été la cause occasionnelle du rassasiement de la multitude[1]. » Et voilà pourquoi nous avons eu tort d'appeler ce fait multiplication des pains et comment vous avez raison de l'intituler : « Jésus, cause occasionnelle du rassasiement de cinq mille hommes[2]! »

D'où vient que vous êtes très bref sur les poissons? Vous traduisez simplement, sans ajouter de paraphrase, les paroles de S. Marc : « Il fit aussi des deux poissons des portions *pour tous*[3]. » Nous aurions bien aimé de savoir comment il avait pu distribuer deux poissons entre tant de monde et « en faire des portions pour tous. » Il n'était point aisé de faire *naturellement* avec deux poissons des portions pour cinq mille hommes, sans compter celles des femmes et des enfants, car S. Matthieu a songé à nous dire qu'il y avait des femmes et des enfants[4]. Vous n'osez point nous dire que les chameaux étaient chargés de poissons, vous voudriez cependant nous faire croire que Jésus se contenta d'*offrir* le poisson à la multitude; mais S. Jean, qui y était, nous certifie qu'on le « lui distribua[5], » et S. Marc, qui le tenait de S. Pierre, nous affirme que, lorsque

[1] Paulus, *Leben Jesu*, t. I, partie II, p. 162.
[2] Titre du § 107, Paulus, *Leben Jesu*, t. I, partie I, p. 349.
[3] Marc, VI, 41; Paulus, *Leben Jesu*, t. I, partie II, p. 160.
[4] Matt., XIV, 21.
[5] Joa., VI, 11, διέδωκε.



tous en eurent mangé, quoiqu'ils en eussent tous pris *autant qu'ils voulaient*[1], il en resta encore[2], et vous ne dites pas le contraire. Il est vrai que vous nous apprenez que la foule fut *très discrète*, mais, quelle que fût sa discrétion, les textes ne nous affirment pas moins que chacun en mangea. Donc, les deux poissons furent *multipliés*, quoique les textes n'emploient pas ce terme, car deux poissons qui nourrissent cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, ne peuvent les nourrir sans être multipliés, soit que la *substance* de chaque poisson *se soit étendue* en celle de mille poissons, ou que la *transmutation* se soit opérée d'une autre manière exprimée par une autre *formule scolastique* quelconque : le mode ne faisait rien à l'affaire, et les gens qui mangeaient les poissons ou le pain ne se préoccupaient pas le moins du monde de savoir par quelle formule les scolastiques et les Allemands exprimeraient un jour leur merveilleux festin.

Si nous croyons maintenant que vous n'avez nié que par parti pris la multiplication des pains, commettrons-nous aussi « une erreur de jugement? » Qui pourra vous prendre au sérieux, lorsque vous affirmez que les Juifs voulurent choisir Jésus pour roi, à cause de « sa présence d'esprit et de son penchant à soulager les pauvres à l'aide des riches[3]? » A qui persuaderez-vous que vous rejetez le miracle parce que les textes ne nous disent pas que la foule, en soupant, *bondit de surprise* et *qu'elle fut tout hors de soi?* Mais est-on obligé d'exprimer l'étonnement causé par un prodige? Ne s'entend-il pas de soi? Est-on, en particulier, nécessairement forcé d'écrire : *la foule bondit de surprise*, elle fut *tout hors de soi?* Est-ce qu'on ne peut pas rendre au fond la

[1] Joa., VI, 11.
[2] Marc, VI, 43.
[3] Paulus, *Leben Jesu*, t. I, partie I, § 108, p. 357.

EX
HEMETHERII
Episco



même pensée en disant comme S. Jean[1] : « Quand la foule vit que Jésus avait fait un miracle, elle s'écria : C'est véritablement le prophète, celui qui doit venir dans le monde; faisons de lui notre roi. » Il nous semble même que ces paroles disent quelque chose de plus que *bondir de surprise*, et s'il est, à votre avis, trop dangereux et trop déraisonnable de *faire violence à un thaumaturge* pour lui imposer une dignité qu'il repousse, la conduite de ceux qui voulaient lui faire cette violence ne s'expliquerait-elle pas par la supposition qu'ils *étaient hors d'eux* et ne se possédaient plus?

Mais que penser de votre argument des reliques? C'est à se demander si vous ne vous moquez point de vos lecteurs. A vous entendre, tout ce qui peut expliquer l'absence des reliques devient croyable. Point de reliques, point de multiplication surnaturelle. Vous y revenez avec une nouvelle insistance au sujet du second miracle de ce genre. « Si les morceaux de pain avaient été le fruit d'une création merveilleuse, dites-vous, chacun les aurait gardés et emportés comme une chose sacrée... N'y aurait-il pas eu dans le voisinage un lieu où, durant plusieurs siècles, on aurait montré comme des reliques quelques restes de ce pain miraculeux? Il serait très étonnant que la pieuse mère de Constantin, Hélène, n'eût pas découvert quelques restes de ce pain de miracle, comme elle fit de la croix conservée sans corruption pendant trois siècles[2]. » Et que contenaient donc les douze corbeilles, si ce n'est des reliques? Si la pieuse mère de Constantin ne découvrit point les restes de ce pain, elle découvrit au moins ce lieu d'impérissable mémoire, qu'on appelle encore aujourd'hui la *Table du Seigneur*, en souvenir du prodige qu'y opéra la puissance divine, et elle y éleva un temple magnifique qu'on appela l'église des

[1] Joa., VI, 14-15.
[2] Paulus, *Leben Jesu*, t. I, partie I, § 115, p. 384-385.



Douze-Trônes, afin que la postérité pût venir y glorifier le Seigneur Jésus de sa bonté et de ses merveilles[1].

Ce n'est donc pas sérieusement que vous accusez les anciens interprètes, que vous appelez par ironie *mieux informés que vous*, d'avoir imaginé les premiers que le repas du désert avait été un miracle, tandis que les témoins oculaires n'y avaient vu qu'un repas ordinaire. Vous avez lu vous-même en toutes lettres dans S. Jean : « Quand ces hommes virent que Jésus avait fait un miracle[2]... » Pourquoi donc nous attaquer, au lieu de porter vos coups contre S. Jean? Serait-ce parce qu'il était impossible de nier ici le surnaturel dans la bouche de S. Jean? On ne saurait expliquer autrement votre tactique. Chaque fois que votre imagination découvre le moyen d'enlever à un fait son caractère miracu-

[1] Nicéphore, *Hist. Eccl.*, l. VIII, c. XXX, Migne, *Patr. gr.*, t. CXLVI, col. 113.

[2] Joa., VI, 14. Le mot que nous traduisons par miracle, est, dans le texte original, σημεῖον. Ce mot correspond, dans le Nouveau Testament, à אות, *'ôṯ*, de l'Ancien, mais il a un sens plus restreint et plus précis. Tandis que אות, *'ôṯ*, signifie quelquefois, dans la Bible hébraïque, comme σημεῖον dans les auteurs profanes et dans S. Paul, un *signe* en général, il désigne exclusivement, dans les quatre Évangiles et dans les Actes, le signe par excellence de la puissance divine, le *miracle*. Ce point est hors de toute contestation et il est impossible de comprendre comment Paulus a osé avancer que les Apôtres n'avaient point vu de miracle dans le fait qui nous occupe. Les évangélistes n'ont point d'autre mot que σημεῖον pour désigner un fait surnaturel. Τέρατα n'est employé que trois fois dans les Évangiles, Matt., XXIV, 24; Marc, XIII, 22; Joa., IV, 48, et encore est-il joint ces trois fois à σημεῖα. On lit dix-sept fois σημεῖον dans l'Évangile de S. Jean. Dans cinq passages, il désigne des miracles très déterminés : II, 11, le miracle de Cana; IV, 54, le miracle de la guérison du fils d'un officier de Capharnaüm; VI, 14, le miracle de la multiplication des pains; IX, 16, le miracle de la guérison de l'aveugle-né; XII, 18, le miracle de la résurrection de Lazare. Dans huit, il désigne les miracles de Jésus en général : II, 23; III, 2; VI, 2, 26; VII, 31; XI, 47; XII, 37; XX, 30. Dans les quatre autres il désigne un miracle indéterminé : II, 18; IV, 48; VI, 30; X, 41.

EX
HEMETHERII
Episc



leux, à l'aide de l'ignorance ou de la crédulité supposée des Apôtres, vous ne vous faites aucun scrupule de les condamner; mais, quoique vous ne soyez pas exigeant en fait de preuves et que les plus mauvaises vous accommodent, vous êtes néanmoins quelquefois à bout de ressources, et alors dans l'impuissance de vous battre contre les Évangélistes, vous vous tournez contre les Pères et vous criez bien haut qu'ils sont des inventeurs de miracles. Vous les calomniez. Quelques-uns de ces Pères, objets de vos reproches, ont été capables d'opérer des miracles, aucun d'eux n'a été capable d'en inventer. Ce ne sont pas les interprètes, ce ne sont pas non plus les Apôtres qui ont fait, comme vous le dites, les miracles de l'Évangile, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu et le vôtre, qui les a opérés, les Apôtres les ont racontés, les Pères et les Docteurs les ont répétés et vous vous efforcez en vain de les dénaturer.

---



# CHAPITRE X.

## CONCLUSION.

Nous en avons dit assez, ce nous semble, pour faire apprécier la fragilité des explications de Paulus, et par là même celles de toute son école, qui n'a jamais su que le copier servilement, sauf quelques nuances insignifiantes dans les détails. De même que la première attaque dirigée contre nos Saints Livres n'a nullement réussi à prouver que les auteurs sacrés étaient des imposteurs, de même la seconde, moins scandaleuse en apparence, ayant l'air de concilier le respect des personnes avec la négation des choses, mais au fond également hostile au Christianisme, n'a nullement ébranlé l'autorité des miracles. Reimarus, plus brutal, était en réalité plus logique. C'est ce que donna à entendre un incrédule de Brunswick à l'un de ses amis, appelé de Knoblauch, qui était partisan de l'explication naturelle et lui demandait un jour son opinion sur ce système, en particulier sur l'explication de la multiplication des pains. « Vous vous tireriez bien plus facilement d'affaire, lui répondit-il dans son langage à la Voltaire, en disant que personne ne connaît les drôles qui racontent de pareilles aventures, que ce sont d'insignes menteurs et que tout ce qu'on allègue en faveur de leur probité est un conte en l'air[1]. » Il faudra en effet, *pour se tirer d'affaire*, qu'on en revienne là, quoique par des voies plus détournées, et c'est ce que font les incrédules de nos jours. Le système naturaliste, en admettant l'autorité des sources et en récusant néanmoins

[1] De Stark, *Entretiens philosophiques*, p. 141.